

Reinhold BOST, *Bartholomäus Kossmann, Christ, Gewerkschaftler, Politiker, 1883-1952*

Blieskastel, Gollenstein Verlag, 2002, 429 p.

Alexandre Marius Déés de Sterio



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7124>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7124](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7124)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alexandre Marius Déés de Sterio, « Reinhold BOST, *Bartholomäus Kossmann, Christ, Gewerkschaftler, Politiker, 1883-1952* », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 19 juillet 2013, consulté le 30 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7124> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7124>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

d'exemples de conception, qu'il s'agisse de design industriel, d'architecture, d'arts plastiques ou de chorégraphie. Cependant, les chercheurs abordent le problème que pose l'implantation sur des machines d'opérations de conception, notion qui se définit selon l'un des auteurs, comme « l'élaboration d'un projet de réalisation et non pas comme la réalisation d'un projet ». Sa transposition sur la machine transforme le statut de cette opération complexe de processus en une suite d'opérations. La transformation a des conséquences sur le statut des objets conçus – notamment de l'œuvre d'art –, et sur le statut professionnel des concepteurs. Il n'en reste pas moins que, en matière de travail coopératif et de résolution de problèmes, l'aide des outils informatiques et la modélisation ont permis de transposer des modèles d'actions collectives, mises en place à partir de l'étude de sociétés d'insectes sociaux à la résolution de problèmes en entreprise. Plus développée que les autres, cette partie insiste sur les apports des technologies informatiques et des outils de réalité virtuelle aux opérations de conception dans différents domaines de l'activité humaine, sans sombrer pour autant dans une idéologie techniciste.

À partir d'une approche philosophique de l'art, qui aborde les questions de la création et de l'expression dans leur confrontation avec les technologies informatiques, le troisième axe oriente le lecteur vers les perspectives qu'offrent les sciences cognitives pour une approche des processus de conception et de production de l'œuvre d'art. On peut y découvrir comment l'analyse de la CAO, qui se substitue à l'homme dans son travail créatif, permet de mettre en évidence les apports de la linguistique, des outils de traitement automatique de la langue à la compréhension de certains processus de conception – particulièrement en architecture – et l'intérêt que présente l'ergonomie cognitive, dans la mesure où elle intègre davantage d'acteurs et d'activités dans les notions de concepteur et de conception.

Il n'est pas aisé de lier les différents textes entre eux et certains sont d'un accès très difficile, parce que leur contenu est franchement orienté vers les domaines scientifiques

et technique. Les schémas et illustrations sont souvent une aide à la compréhension, en particulier lorsqu'il est question d'architecture et d'arts plastiques. Toutefois, certains croquis légendés en anglais et reproduits à partir d'études réalisées par des chercheurs étrangers à l'ouvrage, n'éclaircissent pas nécessairement les textes. Cet ouvrage semble donc s'adresser en priorité à des lecteurs avertis. Toutefois, il est incontestable que l'approche de la conception des objets esthétiques et symboliques que proposent les sciences cognitives, déplacent la problématique d'un processus que les sciences humaines voient généralement sous l'angle des interactions entre acteurs humains. Le développement des systèmes « intelligents » pose le problème de la représentation et de la modélisation des modes de pensée des concepteurs et du processus mental de conception lorsque l'objet relève de l'esthétique et du symbolique.

Gisèle Bezon

CREM, université de Metz

Reinhold BOST, Bartholomäus Kossmann, Christ, Gewerkschaftler, Politiker, 1883-1952. Blieskastel, Gollenstein Verlag, 2002, 429 p.

Ce livre en langue allemande est une bibliographie de Bartholomäus Kossmann, un homme politique sarrois resté très engagé au côté du catholicisme social et politique. Une grande partie de l'ouvrage retrace son cheminement – avec documents et photographies remarquables à l'appui – depuis sa naissance, en 1883, jusqu'à son enterrement d'État dans son village natal, en 1952. De prime abord, c'est moins cet aspect – qui intéresse plutôt l'historien, voire l'historien local ou le sociologue – qui donne envie de le lire que la dimension politique et la communication souvent rusée, si ce n'est contradictoire, qu'employait Bartholomäus Kossmann dans son itinéraire politique et syndical. L'homme se révèle avoir été fortement guidé par, d'un côté, une attitude religieuse profonde et profondément vécue et, de l'autre, une soumission parfois critique aux exigences de la hiérarchie de l'Église catholique-romaine.

L'acribie des recherches menées par Reinhold Bost, historien local, permet de jeter un

regard presque intime sur les relations privées et politiques du personnage, notamment lorsqu'elles concernent les réflexions et stratagèmes en cours dans les milieux très engagés de la catholicité romaine, en cette période mouvementée de la Sarre. Cette région fut d'abord membre du Reich impérial, puis soumise à une gestion à forte influence française. Elle redevint membre du Reich national-socialiste, en 1935, lors d'une élection populaire, puis jouit d'une certaine autonomie étatique sous gouvernance militaire française, après la Seconde Guerre mondiale, et ce, jusqu'en 1956, quand eut lieu le second vote de rattachement de la Sarre à l'Allemagne devenue, entre-temps, la République fédérale allemande.

L'ouvrage fait ressortir que l'homme politique sut, en parallèle, mener différents combats en utilisant – consciemment ou non – différents modes de communication et prises de position, toujours adaptés aux besoins du moment et aux publics. D'ailleurs, le sous-titre du livre, *Chrétien, syndicaliste, homme politique*, est révélateur des valeurs – parfois contradictoires – que Bartholomäus Kossmann dut assumer et exprimer. Si son engagement dans le syndicalisme catholique-romain, peu enclin aux manifestations et aux grèves, est cohérent, son discours politique comporte deux volets : la défense des intérêts sociaux et des intérêts locaux, d'une part, des activités dans la haute politique (Berlin et Sarre), d'autre part.

Le fait d'être très respectueux des valeurs sociales catholiques-romaines – comprises par lui comme dogmes absolus – le poussèrent parfois à des prises de position très personnelles qui lui valurent des critiques, voire des campagnes de calomnie émanant de ses collègues du Parti du Centre – *Zentrumspartei* – (droite conservatrice), et de certains membres de la hiérarchie de l'Église catholique-romaine. Syndicaliste de cœur et d'esprit, il était animé par des valeurs humaines et mutualistes qui, généralement, primaient dans ses actions politiques et firent qu'il ne se soumettait pas toujours aux intérêts politiques supérieurs du moment.

En revanche, dans ses activités ayant trait à la politique nationale – que ce soit au niveau

du Reich, du *Saargebiet* ou du *Saarland* – on est forcé de constater que son argumentation et son mode de communication politiques furent très flexibles. Ardent nationaliste allemand à Berlin, et toujours pro-allemand en Sarre, député au Reichstag dès 1912 – il vota, le 4 août 1914, tous les crédits pour l'entrée en guerre –, il se mua en républicain centre-droit après la chute du *Kaiserreich* et l'instauration du Reich républicain (République de Weimar), puis se fit réélire député en 1919. Bien sûr, il refusa le Traité de Versailles et lutta activement – aidé en cela aussi par l'évêque de Cologne – pour le rattachement de la Sarre à l'Allemagne. Ensuite, il devint membre et président de la Commission gouvernementale instituée pour la gestion de la Sarre, fut même ministre et, de ce fait, en 1933, ne fit aucune déclaration sur le national-socialisme.

Cependant, les positions prudentes qu'il tint au sujet de la politique extérieure sont à séparer de son évolution personnelle qui, en partant d'un fondement religieux, le fit lentement évoluer vers une opposition personnelle et intime au national-socialisme. Il se rapprocha de certains cercles non nazis et s'impliqua dans leurs discussions. De ce fait, il fut arrêté le 22 juillet 1944, à Forbach, sous l'accusation d'avoir participé, à partir de 1943, au cercle oppositionnel et insurrectionnel de Carl Friedrich Goerdeler. Mais, même le sanguinaire Dr Freisler, *Präsident des Volksgerichtshofes*, dut conclure à sa non-culpabilité et l'acquitta en arguant du fait qu'il avait toujours été un bon nationaliste et un loyal patriote qui, de ce fait, aurait été bien incapable de nuire ou comploter contre le régime national-socialiste.

Dès la fin de la guerre, Bartholomäus Kossmann fut présent sur la scène politique sarroise. Il devint président d'honneur du Parti chrétien populaire et député à la Diète sarroise. Ses engagements – notamment pour les mineurs et autres travailleurs –, mais aussi son opposition contre tous les plans français d'ériger immédiatement un État indépendant sarrois, tout comme son opposition au Haut-Commissaire Gilbert Grandval qui voyait en lui un représentant des conservateurs et des nationalistes allemands, sous dominance intellectuelle de l'évêque de Trèves, firent de cet homme un

personnage tragique, déchiré entre ses contradictions et l'impossibilité de se les avouer, de les comprendre et de les faire partager. La seule fois où il en parla fut sa réplique, le 7 novembre 1947 (pp. 327-328), à un député social-démocrate en Diète de Sarre. Cette réplique est intéressante parce qu'elle résume la logique de son raisonnement : il y affirme que bien qu'il ait soutenu, en 1935, le vote de la Sarre pour l'Allemagne, ce fut le vote d'un Allemand patriote, et ce malgré Hitler. Ensuite, il affirme n'avoir jamais utilisé le salut national-socialiste et être toujours resté aux côtés des 50 000 mineurs de la Sarre. Il en vient ensuite à parler de son incarcération et des souffrances, mais laisse dans l'ombre son acquittement par le Dr Freisler et ses motivations les plus profondes. Mais peut-on communiquer l'incommunicable ?

Alexandre Marius Déès de Sterio
CREM, université de Metz

Brigitte BOUQUET, Éthique et travail social.
Paris, Dunod, coll. Action sociale,
2003, 230 p.

Pour l'auteur – ancienne directrice du Centre d'études, de documentation, d'information et d'actions sociales (Cédias) – titulaire de la chaire d'action sociale au Conservatoire national des arts et métiers, « cette réflexion sur l'éthique du travail social a la prétention d'aller au-delà de la révérence obligée à l'éthique et de n'être ni un guide, ni un manuel, car se serait contraire à l'éthique qui est un questionnement permanent » (p. 1). Cet objectif ambitieux est en grande partie atteint. Devant la rareté des synthèses sur le sujet et face à cette interrogation permanente sur le « comment faire » et le « pourquoi faire » du social, Brigitte Bouquet nous propose un ouvrage utile et attendu dans lequel la question du sens de l'agir professionnel reste essentielle.

L'ensemble est articulé en trois parties. Le livre débute par l'incontournable besoin de clarification sur les questions et définitions de l'éthique dans le champ concerné. La réflexion se poursuit par une analyse de ce que représente aujourd'hui une posture éthique dans un contexte pluridisciplinaire

imposant, entre autres éléments, un partage de l'information. La dernière partie décrit les équipements éthiques dont disposent les différents acteurs.

L'essentiel du message de l'auteur est finalement dans ce rappel qu'« éthique et pratique sont intimement liées l'une à l'autre » (p. 45). Brigitte Bouquet précise que les travailleurs sociaux se sont toujours interrogés sur leurs valeurs, sur leur morale et/ou éthique professionnelles. Elle montre que « le réveil éthique » (p. 35) n'a pas attendu les récents développements législatifs ; bien au contraire, « la réflexion éthique du travail social s'est constamment renouvelée au cours de son histoire, plus ou moins en rupture ou en coexistence ; elle s'est renouvelée par son rapport aux savoirs des sciences sociales et humaines en même temps que par l'interpellation des évolutions de la société » (p. 35). Ses agents ne devraient donc pas redouter l'actuelle « référence inflationniste à l'éthique [...], le renouveau [ou] le retour éthique » (p. 2) et surtout les logiques de « management qualité » ou celles des politiques d'amélioration continue des pratiques qui comprennent une sensibilisation, voire une formation des travailleurs sociaux aux démarches d'évaluation.

Ceci posé, ces logiques et politiques sont en passe de transformer en profondeur le travail social qui n'a jamais érigé de savoir absolu dans ses pratiques et dont les agents ne mesurent pas encore suffisamment « l'ampleur avec laquelle les récents changements au sein du travail social bousculent l'ensemble commun des valeurs » (p. 25). L'auteur rappelle que « le travailleur social ne peut être un travailleur social de flux mais un travailleur social de qualité » (p. 55) ; ce quasi-aphorisme est bien mis en perspective dans la seconde partie du livre dans laquelle la réflexion éthique est confrontée à la *praxis* : « L'éthique est aussi une activité pratique car elle est concrète, elle concerne des individus singuliers qui sont des êtres de désir engagés dans des relations et des situations singulières par le biais d'actions particulières » (p. 65). On comprend vite que, dans ce secteur, « l'éthique individuelle et professionnelle doit sans cesse être réactivée, réinstituée, au